

L'archipel du Mikar (suite)

(La précédente livraison présentait l'Archipel du Mikar. On trouvera ces pages désormais en archives. Nous continuons notre exploration).

Héros sans domicile

Dans les rues de la ville capitale flânent des *repoussants*.

Hâves, sales, déguenillés, ils tendent la main. Ils n'ont pas de domicile. Ils dorment sous les porches. Ils s'accroupissent au seuil des boulangeries. Ils s'agenouillent devant les supermarchés. Les nuits d'hiver, certains gèlent vivant.



On les révère infiniment. Dès qu'ils paraissent, la foule s'écarte d'eux avec respect. Nul n'ose s'asseoir auprès d'un des leurs sur un banc.

Ils mendient à haute voix. Ils invectivent les passants. Pourtant, personne ne s'avise de répondre à leurs requêtes ou à leur hargne. On baisse les yeux sans leur adresser la parole. On fait mine de ne pas entendre leurs injures. Une aura de vénération les entoure, les protège.

Voici les Héros de la nation éticapoline !

Ces ermites ont en effet vocation de sauveurs. Ils appartiennent à la race des Jeanne d'Arc, des Lincoln, des Gandhi. Si la patrie se trouvait en danger ou déchirée par quelque guerre civile, ils se lèveraient pour engager la victoire à venir, pour imposer la concorde et l'union sacrée. Hélas pour eux, en raison du désespérant courant marin du Mikar, l'archipel a dû s'obstiner dans la paix. Aussi n'ont-ils pas, dans les siècles passés, donné leur vie pour la patrie. Quelle implacable armée auraient-ils alignée !

Les indigènes d'aujourd'hui se maintiennent en paix, et d'abord avec eux-mêmes. Loin des puissances étrangères,, ils ne connaissent aucun ennemi extérieur. Si abondants en dieux divers, il ne leur a jamais pris l'idée de s'offrir une guerre de religion. Leur confédération vit désespérément heureuse : elle n'a nul besoin de paladins.

Aussi, ces ermites d'exception, taillés pour modeler l'Histoire, croupissent-ils ici dans l'oisiveté et la misère. Ils n'ont rien ni personne à sauver - sinon eux-mêmes, enjeu qui paraît dérisoire quand on possède un cœur à tirer de la panade un peuple entier.

En hiver, dans la nuit, à certains carrefours, ils se rassemblent silencieusement. Ces attroupements effraient

les passants. Des odeurs d'urines anciennes, d'habits souillés, de fatigues errantes, collent aux trottoirs. Des cigarettes rougeoient comme des menaces. Pourtant il ne s'agit que d'une simple communion alimentaire, un repas qu'ils mangeront debout.

La Nation, en effet, leur distribue de la soupe chaude dans un beau déploiement d'oriflammes et d'orphéons. Des dames en uniforme leur jouent de la trompette tandis qu'ils s'avancent en file indienne, dignes et silencieux, un gobelet à la main, vers la marmite fumante. On leur donne aussi du pain tranché, symbole de solidarité, et un yaourt nature dont la blancheur évoque clairement le lait de la mère patrie.

Le Président des voiries

Dans la république des Éticapolins, on célèbre encore un défunt Président à vie, qui

collectionnait les routes.

Certes pour mener à la ville capitale, coincée entre falaise et océan dans une presqu'île escarpée, Son Excellence ne disposait en tout et pour tout que d'une voie unique, maigrichonne, hasardeuse, serpentant sous l'abrupt des roches juste au ras des vagues, à la frange des gouffres, si bien qu'aux marées d'équinoxe, on apprenait que la tempête avait englouti ce convoi de camions de céréales qu'on attendait pour calmer les famines ; ou bien qu'une tornade avait emporté un de ces autobus grillagés inévitablement bourrés d'étudiants en retour de vacances, de négociantes en beignets, de fonctionnaires subalternes convoyant leurs épouses et autres farines.

Cependant le Président à vie collectionnait les routes.

À l'intérieur de l'île, là où les marigots s'estompaient en plaine nourricière, rizières et palmeraies, insensiblement inclinée vers les collines pierreuses du Nord, le Président collectionneur avait fait construire un parc routier : il s'agissait de chemins choisis dans l'Histoire universelle, une sorte de florilège de routes alignées parallèlement comme les timbres d'un album de philatélie. Toutes ces voies réduites à un tronçon de longueur identique, un peu moins de trois cents mètres, distance que le vieux dirigeant avait lui-même indiquée en se promenant : autant qu'il pouvait marcher sans perdre ses genoux.

Se trouvaient là, rangées côte à côte, une piste empierrée à la chinoise, une voie romaine en dalles d'époque, une chaussée goudronnée en asphalte du Koweït, une sente de muletier, une avenue bordée de platanes, une autre de pins parasol alternés avec des lauriers, une charmille, une autoroute balisée, une piste cyclable, une rue à caniveaux et à trottoir en granit d'Irlande... Et tant d'autres modèles de voies terrestres comme ce chemin de halage doublant un canal sans eau, ces traces de sable ressuscitant la Route de la Soie ou cette passe de contrebandier sur un col de montagne lilliputienne. Arbres et végétation en plastique, bien entendu, puisqu'aucune plante sensée de zone tempérée ne consent à croître sous les excès du climat éticapolin.

Le Président à vie avait coutume de se faire voiturer en chaise roulante jusqu'à son parc



routier. Là, du sommet d'un mirador, il contemplait ses ouvrages de voirie, dont la vue lui tirait sourires et sanglots.

Il regrettait de ne pouvoir jouer à ses routes puisque l'hémiplégie l'avait paralysé dans le temps même qu'il les construisait. Des équipes de cantonniers formés à grands frais chez les plus célèbres professionnels à l'étranger entretenaient ce singulier réseau sous la direction d'un expert apatride qui n'hésitait pas à faire laver un trottoir avec du lait importé de Hollande.

Un élevage de hérissons en ferme climatisée permettait d'écraser

fraîchement quelques unes de ces bestioles sur le macadam. Le poing de la nostalgie serrait alors le vieux Président à la gorge. Sa voix tremblait. Il chevrotait : "Monique ! Monique !" et son Chambellan de campagne s'imaginait que Son Excellence désignait ces bestioles dans une des langues étrangères apprises durant les exils de sa jeunesse alors que le vieux gâteux n'évoquait que le fantôme dodu d'une petite Française qui l'avait ramassé jadis en auto-stop.

Durant le temps que les finances de l'état s'engloutissaient dans ces fantaisies maniaques, le pays tout entier manquait de routes véritables. Une piste unique aux ornières retournées, assommante de poussière sous le soleil et percluse de boues sous les pluies, coupait l'île du nord au sud. Les gens des villages vivaient heureux dans leur simplicité reculée : quel besoin de s'épuiser à faire lever des récoltes qu'ils ne pourraient pas emporter ? Ils se contentaient de cueillir quelques poignées de café ou de coton sauvage qu'ils charriaient sur leur front vers les marchés improvisés au bord des ruisseaux. Cela leur procurait peu de monnaie, juste assez pour calmer les collecteurs d'impôt. Chacun se bornait à assurer sa subsistance sans fatigue.

Pour contempler ses routes à l'aise, le Président collectionneur se fit construire une

colline couronnée d'un fortin mauresque. Il installa son gouvernement dans cette casemate. La terrasse du donjon dominait le parc. Il y recevait des ambassadeurs. Il y sommeillait enroulé de couvertures. A l'ouest, il fit élever son tombeau qu'il n'occupa jamais car, saigné par de affidés de la Révolution des Goyaves, il finit sur un tas d'ordures où rats et vautours firent festin de sa dépouille.

Sa vaste collection routière sombra alors dans la haine puis dans l'oubli, abandonnée pendant deux décennies aux soleils et aux moussons. Par bonheur les tyrans qui succédèrent au Collectionneur se consacrèrent à la justice et à l'égalité. Ces idéaux se révélèrent plus contraignants et plus meurtriers que l'innocente manie des routes. Ils firent regretter la naïve manie du Président Collectionneur. Des intellectuels en exil y faisaient des allusions en des articles au vitriol publiés en des feuilles d'autant plus confidentielles que le pouvoir en place les interdisait. Ces révolutionnaires prétendaient qu'il fallait sauver et entretenir cette œuvre singulière, témoignage d'un ancien âge d'or. Lorsqu'ils conquièrent le pouvoir, ils déclarèrent le parc routier trésor national, et demandèrent son inscription parmi les sites culturels classés par l'Unesco.

Le dynaste manchot

Le nouveau souverain de Narkos se révéla gaucher. Prince héritier, il avait bien caché cette tare !

La coutume à Narkos tenait alors le côté gauche du corps pour impur car soumis aux maléfices des diables. On saluait en levant la main droite ; lever la gauche aurait signifié malédiction. Seule la droite pouvait donner ou accepter de l'argent. Elle seule portait la nourriture aux lèvres de la bouche et nul n'en usait pour se torcher les lèvres ennemies. On tenait les gauchers pour des lépreux. S'ils devenaient contagieux ? Aussi essayait-on de les faire disparaître naturellement, par la faim, dès l'enfance.

Dans ces conditions, comment tolérer un roi qui signerait les édits d'une main maudite ?

Cependant, le jeune monarque avait dès le berceau échappé à la mort grâce à la ruse d'une aimante nourrice. Sous prétexte de l'empêcher de sucer son pouce, cette servante bandait la main gauche du royal enfant ; ainsi l'obligeait-elle à utiliser seulement la main droite. Quand le nourrisson grandit, elle lui infligea secrètement de constantes blessures, légères certes mais suffisantes pour lui tenir la gauche empêtrée dans un carcan de pansements. A ce régime, le petit prince se montrait vraiment embarrassé dans ses jeux et ses travaux.



- Oh ! surtout maladroit de sa gauche, notre dauphin ! prétendait la nourrice.

Personne n'éventa la supercherie. Dès qu'il atteignit l'âge de réaliser le danger mortel qui le menaçait, l'héritier du trône s'obligea à contrôler tous ses gestes publics. Il lui arrivait aussi de bégayer. Chacha'cun toutrou'vait chacha'rmant cette coco'quetterie. La mode chez les courtisans en vint au style pataud : le bon ton consista à tenir maladroitement son couteau ou sa raquette, à articuler des banalités avec cette hésitante lenteur qui leur donne du

poids. On jugeait ces manières *décalées*, compliment d'époque.

Mais une fois couronné dynaste, Sakao IV dit le Bègue, jugea inutile de se cacher plus longtemps. Souverain, il vivrait sans contrainte. Il avait reçu l'onction du sacre, distinction divine : quel impie oserait désormais le critiquer ? Il ne se gêna pas pour utiliser sa main gauche en public.

Le vieux vizir et quelques pontifes conservateurs tramèrent alors un guet-apens pour tuer ce roi si contraire aux séculaires coutumes. Ils organisèrent un accident : le toit d'un temple

qui s'effondre. Le coup rata, épargnant le jeune souverain mais écrasant les conspirateurs à l'exception d'un flamine qui, saisi d'effroi par ce qu'il interpréta comme le châtement des dieux, avoua cette tentative de régicide.

Des journalistes courtisans proposèrent aussitôt d'interdire l'usage de la main droite. Une telle mesure soulèverait d'inutiles révoltes, objecta le nouveau vizir qui demanda seulement aux jeunes pontifes de modifier le dogme de la religion officielle : ni mal ni péché n'habiteraient plus le corps humain. Interdit d'affliger désormais un organe de la tare d'impureté. Les dieux s'incarnent dans tout humain en son entier.

Quelques théologiens objectèrent : ce dogme sacrifierait même les parties du corps qu'on tient pour honteuses ; il n'y aurait plus d'actes libidineux. On leur envoya la brigade des mœurs, qui les fit taire.

Puis le dynaste signa publiquement de la main gauche, hélas! l'édit promulguant cette nouvelle loi canonique. Ce geste solennel leva des émeutes, soudant les diverses factions traditionalistes. Ces fanatiques tenaient le respect de la droite pour plus précieux que celui de la vie humaine. Ils lancèrent des cailloux, improvisèrent des traquenards, dégainèrent des poignards. Il s'ensuivit une guerre civile qui se termina par l'écrasement des rebelles. On enferma les rescapés dans des cloîtres.

Par la volonté de Sakao IV le Bègue, l'île de Narkos passa ainsi sous le contrôle des gauchers à venir. On inventa de nouveaux ciseaux, des ouvre-boîtes et des pas de vis inversés, des trompettes et des claviers ajustés à la main gauche. Bientôt, pour plaire au souverain, le vizir interdit de fabriquer des outils pour droitiers. A plus forte raison de les mettre en vente et bien sûr, de s'en servir publiquement sous peine d'amende. On organisa des rafles dans les ateliers pour se saisir de ces instruments prohibés. Ils se troquèrent alors au marché noir. Le gouvernement traqua ce marché noir. La nation tout entière se plia à la règle gauchère.

En fait, cette règle se révéla difficile pour le dynaste lui-même. Expert depuis toujours à ouvrir les bonnes bouteilles avec des tire-bouchon pour droitiers, ses gestes hésitaient à l'usage du nouvel outil conçu pour les gauchers, censé mieux lui convenir. Et pourtant, l'urgence de la soif !

Il comprit alors que, contraints de s'adapter à un environnement antagoniste, les gauchers acquièrent pour survivre une habileté supérieure aux talents du commun. Ils forment une catégorie exceptionnelle, des surhommes en quelque sorte.

Dans ces conditions, pour conserver l'estime du souverain et mériter sa charge, le vizir se coupa la main droite.

Depuis, l'usage en persiste. Toute personne d'ambition qui se lance en politique, le premier geste de sa carrière commence toujours devant le bourreau qui lui tranche un poignet. Ses futurs électeurs l'applaudiront des deux mains.



Recrutement de fonctionnaires

Le gouvernement de l'île de Narkos organise un concours annuel afin de choisir ses fonctionnaires d'autorité. Les postulants y subissent, en temps limité, une épreuve d'épluchage de légumes, affectée d'un coefficient si élevé qu'il la rend éliminatoire.

En effet, estime-t-on en cette île, l'épluchage de légumes révèle qualités et défauts du candidat. Une cote d'amour, en quelque sorte : cette épreuve permet d'apprécier concrètement le profil psychologique du futur dirigeant.

Par exemple, le sens de l'économie s'établit fort exactement par le poids du rebut d'épluchure selon un barème variable en fonction du légume traité. Ou bien la précision attachée aux détails se mesure dans la façon d'éfaufiler le haricot vert, de nettoyer le chapeau du radis rose ou d'enlever les yeux du céleri-rave. Émincer un concombre, ouvrir une mangue, couper des frites, parer un chou, ces gestes d'humble apparence dévoilent certainement l'imagination pratique d'un postulant.

Ainsi va-t-on juger de son aptitude à résoudre les problèmes concrets

de la cité par son habileté à préparer l'humble soupe potagère.

Bien entendu, les candidats ignorent quel légume exact sortira comme sujet. Espèrent-ils une botte d'asperges ? Il leur arrive un pied de bettes. On les oblige à se battre avec des laitues vraiment maraîchères, chargées d'humus et de vermisseaux. On leur propose, impromptues, des curiosités exotiques, manioc, jaque, gombo, qui feront sécher plus d'un ignorant. Le topinambour, rhizome vicieux, a la réputation de semer la terreur. On le réserve aux sessions arides quand les déficits obligent le gouvernement à limiter le recrutement des fonctionnaires.

Pour la notation, les épreuves d'épluchage présentent moins de difficulté que celles de philosophie ou de dessin d'art.

Tout d'abord, puisqu'il s'agit d'un exercice en temps limité, la vitesse d'exécution indique la dextérité du candidat. Ensuite, l'appréciation personnelle de l'examineur intervient peu : il ne juge que de l'élégance et de la finition, laquelle compte moins que des critères précis et mesurables : par exemple, pour la banale pomme de terre, en comparant les poids respectifs du produit pelé et des épluchures, on obtient des pourcentages significatifs qui permettent d'apprécier finesse du travail ou tendance au gaspillage. Celui qui va se satisfaire d'épaisses pluches à la hussarde, on l'estimera peu soucieux des deniers publics. Recalé !

Ces critères varient bien évidemment selon les légumes. Au jury de les définir avant de corriger l'épreuve : parer l'artichaut, si profus en déchets, ne s'apprécie pas de la même façon que gratter la carotte.

On raconte qu'un candidat obtint la distinction majeure en écosant des petits pois. Au lieu de jeter la peau des cosses qui lui paraissaient fraîches et charnues, d'un coup d'ongle il leur retira le parchemin intérieur et réserva ces cosses pour un fond de soupe qui lui valut les félicitations du jury. Cette disposition à l'économie lui ouvrit une brillante carrière au Ministère des Finances.

(à suivre...)